

Zone de contacts

MILAGROS EZQUERRO
(*Université Paris-Sorbonne Paris IV*)

Résumé. Les meurtres en série qui, depuis 1993, endeuillent la région de Ciudad Juárez, dans l'État mexicain du Chihuahua, à la frontière avec les États-Unis, ont donné lieu à l'élaboration d'une notion, « zone de contacts », qui permet de comprendre la complexité de la situation des deux villes-frontière, de part et d'autre du Río Grande. Juárez est devenue la ville la plus violente du Mexique, et même du monde, par suite du développement de deux processus complémentaires : la présence du Cartel de Juárez, une organisation mafieuse très puissante, et l'implantation des *maquilas*, des industries de sous-traitance qui utilisent une main-d'œuvre majoritairement féminine et exploitée. On analyse la structuration de cette zone de contacts, et comment elle peut expliquer les phénomènes de violence qui se sont développés dans la région.

Mots-clés : Mexique, Juárez, violence, féminicides, narcotraffic.

Abstract. The serial murders which have since 1993 spread dismay over the Ciudad Juarez Province in the Mexican State of Chihuahua, close to the US border, gave birth to the concept of « contact zone », which provides a key to the complex situation of the twin towns situated on either bank of the Rio Grande. Juarez has become the most violent town in the State of Mexico, even in the whole world, owing to the development of two correlated features : the existence of the Juarez Cartel, a very powerful mafia, and second, the interference of *maquilas*, subcontracting industries which employ a majority of feminine and overexploited labour force. This essay provides an analysis of the structures of this contact zone, and describes how such unprecedented violence developed in the area.

Keywords : Mexico, Juarez, violence, feminine oppression, drug-trafficking.

J'ai commencé à réfléchir sur la notion de « zone de contacts » à l'occasion d'un travail sur la situation de Ciudad Juárez et des tragiques événements qui s'y sont déroulés depuis 1993. En effet, l'une des caractéristiques fondamentales de cette ville, depuis sa création, est sa situation de ville-frontière, que souligne son nom antérieur : Paso del Norte, auquel répond en miroir El Paso, la ville aujourd'hui texane sur l'autre rive du fleuve-frontière Río Grande. Les images que suscite en nous la notion de frontière sont essentiellement linéaires : un mur, une ligne de fils de fer barbelés, une barrière baissée sur un pont international, un fleuve ou une route avec un *check point* gardé militairement. L'injonction qui accompagne ces barrières dressées par la volonté défensive des deux États voisins est : « Interdiction de passer ». Mais si on y regarde de plus près, cette ligne de démarcation, purement fictive, même quand elle a l'air « naturelle », crée autour d'elle, de part et d'autre, une zone d'échanges multiples, qu'ils soient licites (relations humaines, commerce, travail transfrontalier), ou illicites (contrebande, trafics en tous genres, passages clandestins). Dans le cas de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, la création d'une zone d'échanges multiples s'est réalisée en plusieurs étapes. Avant le milieu du XIX^e siècle la frontière entre les deux pays était bien plus au nord, le Río Grande ou Río Bravo ne devenant la frontière officielle qu'avec le Traité de Guadalupe Hidalgo, qui mit fin, en 1848, à la guerre entre le Mexique et les États-Unis.

Il convient d'observer qu'avant la guerre et la décision politique d'instaurer le Río Bravo comme frontière « naturelle » entre les deux états, cette zone était le territoire des indigènes nomades, aussi appelés Indiens, et qui considéraient ce territoire comme la terre donnée par les dieux à leur peuple, qu'ils défendirent avec bravoure contre les Mexicains puis contre les Yankees, jusqu'à épuisement total. Il n'est que d'évoquer l'extraordinaire figure de Geronimo (1829-1909), de son nom de naissance Go Khla Yeh, « celui qui baille », également surnommé Guu Ji Ya, « l'astucieux », le dernier grand chef de la tribu des Apaches Bedonkohe, qui, après s'être battu sans trêve pendant quarante ans contre l'armée mexicaine puis contre l'armée nord-américaine, termine enfermé dans une « réserve » à Fort Sill, en Oklahoma. Cet épisode de l'histoire de l'Amérique du Nord, souvent passé sous silence parce que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, devrait être considéré comme profondément symbolique et prégnant dans le développement des nations de l'ensemble du continent américain. Il est vrai que la guerre sans quartier entre les Amérindiens et les colonisateurs européens, commencée le 12 octobre 1492 et qui n'est pas encore terminée, a formé et nourri l'imaginaire américain et, par ricochet, l'imaginaire européen : que l'on songe, par exemple, à l'énorme production cinématographique qui a pour thème ou arrière-fond la lutte entre « les cow-boys et les indiens », et on se rendra compte à quel point il s'en dégage une vision

idéologique de l'Histoire, où la Civilisation, c'est-à-dire les industriels et courageux colons blancs, bien décidés à exploiter, pour le mettre en valeur, le territoire vierge dont les indigènes, sauvages et dégénérés, ne faisaient rien, l'emporte sur la Barbarie, c'est-à-dire les « Peaux Rouges ». Il conviendrait peut-être de se demander si l'Histoire récente du continent américain, et en particulier les épisodes les plus violents, ne s'éclaireraient pas d'un jour nouveau s'ils étaient interprétés à partir de cette vision idéologique forgée par l'imaginaire de la guerre inexpiable dont nous parlions plus haut.

La région de Paso del Norte, puis Ciudad Juárez, était une zone d'agriculture vivrière, assez pauvre, comme la grande majorité du Mexique. À partir de 1923, la culture d'un coton de qualité apporte une plus grande prospérité, mais dans les années 1960, l'économie agricole entre en déclin à cause de la chute du prix des productions. C'est alors que voient le jour deux processus évolutifs qui vont converger pour créer une zone de contacts très particulière : d'une part c'est le début d'un trafic de stupéfiants depuis le Mexique vers les États-Unis, qui deviennent un marché consommateur de plus en plus important ; d'autre part le gouvernement mexicain met en place le plan *maquiladora* qui encourage l'implantation, dans les régions frontalières, d'industries multinationales de sous-traitance qui cherchent des conditions fiscales avantageuses et requièrent une abondante main-d'œuvre peu qualifiée et très mal payée. Ces deux processus vont connaître une croissance exponentielle, qui sera confortée par l'avènement du Traité de Libre-Echange Nord-américain entre le Mexique, les États-Unis et le Canada, signé en 1992 et entré en vigueur le 1^{er} janvier 1994.

Dans les années 1970 le Cartel de Juárez est fondé par Rafael Aguilar Guajardo, auquel succède Pablo Acosta Villareal jusqu'à sa mort, en 1987, survenue au cours d'une opération policière. Ce Cartel, basé à Ciudad Juárez, est une organisation mafieuse dont les activités sont multiples :

- Trafic de stupéfiants : transport et contrôle de toute la filière, du transport à la vente
- Blanchiment d'argent
- Meurtres
- Kidnapping
- Racket
- Évasion fiscale

Dès les origines, il est violemment opposé au Cartel de Sinaloa, contre lequel il lutte grâce à une organisation paramilitaire, La Línea, qui emploie des ex-policiers et même des policiers en exercice. À la mort d'Acosta, son dauphin, Amado Carrillo Fuentes, prend en main le

cartel et devient l'un des narcotraficants les plus puissants du Mexique, grâce à la complicité du général Jesús Gutiérrez Rebollo, chargé de la lutte contre le trafic de drogues, qui favorisait le Cartel de Juárez au détriment du Cartel de Tijuana, ainsi que celle d'autres militaires et chefs de la police. En 1997, la mort d'Amado Carrillo Fuentes ouvre une guerre de succession sanglante, au cours de laquelle son frère, Vicente Carrillo Fuentes, réussit à prendre le contrôle du Cartel. Depuis lors, les liens du Cartel de Juárez avec d'autres cartels de la drogue mexicains sont faits d'alliances plus ou moins durables et de guerres sanglantes, comme celle qui sévit de 2008 à 2010 à Ciudad Juárez, qui amena le Président Felipe Calderón à envoyer des milliers de soldats dans la ville-frontière. Un scandale éclata après la découverte d'un charnier, dénommé *House of Death* : Guillermo Eduardo Ramírez Peyro, un policier mexicain et informateur de la DEA (*Drug Enforcement Administration*), aurait participé à des meurtres commis pour le compte du Cartel de Juárez.

À partir de 1992, parallèlement au développement des activités criminelles du Cartel, se sont installées autour de la ville-frontière un très grand nombre de *maquiladoras* multinationales qui profitent d'un énorme réservoir de main-d'œuvre peu qualifiée et payée misérablement, constituée majoritairement de femmes jeunes. Ces jeunes femmes sont originaires de la région, bien sûr, mais aussi du Mexique tout entier, et même d'Amérique Centrale, attirées par la perspective de trouver un travail, denrée très rare dans ces contrées, et de pouvoir en vivre décemment. La très forte augmentation de la population pauvre entraîne la création d'une ceinture de bidonvilles que les autorités n'ont cure de pourvoir en infrastructures : les ouvrières sont obligées de faire le long chemin qui les sépare de leur lieu de travail de nuit, sans éclairage, sans routes, sans transports en commun. On devine les multiples dangers auxquels elles sont exposées, mais la réalité est pire que tout ce que l'on peut imaginer.

Depuis 1993 se déroule, sur le territoire de Ciudad Juárez, une incroyable série de crimes sadiques et sexuels, dont les victimes sont des jeunes femmes, des adolescentes, voire des enfants. Des scénarios macabres, d'une violence sans cesse renouvelée tout au long des vingt dernières années, qui sont en quelque sorte le fleuron d'une criminalité multiforme qui fait de cette zone et de cette ville le territoire le plus dangereux du monde, en particulier pour les femmes.

Il serait rassurant, à ce stade, de pouvoir dire : ce que je viens de narrer est l'argument d'un roman noir, ou encore d'un roman d'anticipation qui décrit une contre-utopie, un lieu infernal où se seraient développés de façon exorbitante les germes d'une société en perdition. Mais nous savons depuis longtemps que la réalité peut rivaliser avec les cauchemars les plus

atroces, avec les scénarios les plus glauques, sans la contrainte de la vraisemblance. L'indignation soulevée par les crimes à répétition, perpétrés de préférence contre de jeunes ouvrières des fameuses *maquilas* où travaillent nuit et jour des femmes en quête d'un maigre salaire de survie, attira l'attention des médias nationaux et internationaux, de nombreuses enquêtes furent diligentées. Aujourd'hui une bibliographie journalistique et littéraire très abondante existe sur ce phénomène, dont l'horreur n'a d'équivalent que la longévité. Pourquoi les autorités policières et judiciaires, même avec l'appui massif de l'armée, ne sont-elles pas parvenues à trouver les coupables et à éradiquer le problème ? Les États-Unis, et en particulier l'État du Texas, ainsi que le FBI, ont apporté leur collaboration, des enquêtes ont été faites et des rapports ont été rédigés et remis aux autorités mexicaines. Certes, il y a eu des arrestations, des condamnations et de grandes déclarations du Président et des ministres concernés, mais les crimes continuent et débordent de l'autre côté de la frontière, avec des variantes de plus en plus horribles, dont une très significative : on ne retrouve plus les cadavres mutilés et défigurés que l'on retrouvait dans les premières années aux alentours de la ville-frontière, on constate des disparitions et on sait, grâce au FBI, que les corps sont « gommés », par exemple, coupés en morceaux et donnés en pâture dans les élevages de porcs. Ainsi plus de publicité, plus de traces, même plus de charniers. Ou encore, cette autre méthode, rapportée par le journaliste Sergio González Rodríguez, l'un des meilleurs spécialistes du phénomène :

Hacer desaparecer los cuerpos de las mujeres asesinadas se ha vuelto una especialidad de la mafia local. El procedimiento usual se denomina « lechada » : un líquido corrosivo, compuesto de cal viva y de ácidos, disuelve rápidamente la carne y los huesos sin dejar la menor huella. « Ninguna huella », tal es la consigna secreta. Reducir a nada, borrar, suprimir, son las palabras claves¹.

Il est maintenant tout à fait évident que les féminicides de Ciudad Juárez, et, d'une façon plus globale, l'incroyable violence qui règne dans cette région et qui s'est étendue, de façon inégale mais indéniable, à l'ensemble du Mexique, est un phénomène très complexe, qui en dit long sur notre monde globalisé, et qui peut devenir une sorte de laboratoire du devenir de la planète. Voici comment, après une décennie d'enquêtes, d'étude de centaines de documents policiers et judiciaires, d'entrevues de témoins ou de proches des victimes, au risque de sa propre vie, Sergio González Rodríguez analyse le phénomène :

En los asesinatos en serie de Ciudad Juárez se mezclan la atmósfera turbia de la

¹ Sergio GONZÁLEZ RODRÍGUEZ, « Asesinos de mujeres en Ciudad Juárez », *Le Monde Diplomatique edición española*, n° 94, agosto 2003.

frontera y sus miles de migrantes, las maquiladoras, el quebranto de las instituciones, y también la violencia patriarcal, la desigualdad, la negligencia del gobierno federal, etc. Pero, por encima de todo, este tenebroso asunto revela el gran poder de los narcotraficantes y la solidez de sus redes de influencia. Los vínculos entre el ambiente criminal y los poderes económico y político constituyen una amenaza para todo México.

Los documentos y los testimonios de que dispongo son demoledores para las autoridades. Prueban que algunos homicidios de mujeres fueron cometidos, durante orgías sexuales, por uno o varios grupos de individuos, entre los cuales hay asesinos protegidos por funcionarios de los diferentes cuerpos policiales, en complicidad con personas en posiciones importantes. Estas personas se encuentran a la cabeza de fortunas adquiridas con gran frecuencia de manera ilegal, gracias a la droga y el contrabando, cuya red de influencia se extiende como un pulpo para todo el país. Por eso estos crímenes odiosos gozan de semejante impunidad².

La notion de « zone de contacts », que j'utilise ici pour rendre compte de la situation du territoire dont les villes de Ciudad Juárez et El Paso sont le centre, peut s'illustrer par un exemple emprunté au domaine des neurosciences : celui de la synapse entre deux neurones. La synapse est la région d'interaction entre deux cellules nerveuses, ou entre une cellule nerveuse et un autre type de cellule, qui constitue une aire de jonction par laquelle le message chimique passe d'un neurone à l'autre, entraînant l'excitation ou l'inhibition de ce dernier. Ce phénomène, dont il est superflu de souligner l'importance, a bien des points communs avec celui qui nous occupe, et il convient de mettre en relief les éléments structurants :

- L'asymétrie des deux pôles en contact : neurone pré-synaptique émetteur / neurone post-synaptique récepteur.
- L'existence d'une zone de contact entre les deux pôles où s'échangent les informations.
- La présence d'un vecteur de transmission (neurotransmetteur) qui est amené par le pôle émetteur et absorbé par le pôle récepteur, qui s'en trouve modifié.
- La multiplicité et la réversibilité des échanges entre les deux pôles.

Alors que la frontière évoque une ligne de démarcation, une coupure, une séparation, la zone de contacts évoque au contraire un champ qui s'étend de part et d'autre de la frontière et où les échanges sont extrêmement abondants et intenses. Ce qui crée la zone de contacts est la présence de deux pôles asymétriques, en l'occurrence Ciudad Juárez et El Paso. Si on se souvient que la ville mexicaine s'appelait auparavant Paso del Norte, et que, au XIX^e siècle, les deux villes appartenaient au même État du Chihuahua, on comprendra à quel point leurs destins sont liés et en même temps différents. La toponymie met l'accent sur la notion de « passage » : passage entre les Montagnes Rocheuses au nord et la Sierra Madre orientale au

² *Id.*

sud, passage d'une rive à l'autre du Río Bravo, qui se faisait d'une façon naturelle, mais qui est devenu problématique à partir du moment où le fleuve a été décrété frontière entre deux États au développement très asymétrique. Malgré leur passé commun et leur apparente gémellité, la situation économique et sociale des deux villes est très différente : El Paso est une agglomération beaucoup moins peuplée que Juárez (environ 800.000 habitants contre plus de 1.400.000), mais elle a été, dès 1920, le siège d'une industrie de pantalons très importante, elle est, de par sa position de ville-frontière, le siège de *Fort Bliss*, une importante base militaire américaine établie en 1848, ainsi que du *Biggs Army Air Field*, un aéroport militaire stratégique. Enfin elle abrite la *United States Border Patrol*, la police frontalière, si active dans la zone. Si l'on compare cette situation à celle de Juárez, décrite plus haut, on comprend aisément que le déséquilibre économique et social entre les deux rives est abyssal.

La zone de contacts, comme nous l'avons déjà avancé, est multiforme et d'une intense activité. Néanmoins, les deux aspects les plus importants, ceux qui génèrent d'énormes flux de capitaux, sont d'une part l'activité manufacturière des *maquilas*, et d'autre part le narcotrafic et toutes les activités mafieuses qu'il entraîne. L'activité *maquiladora* est légale et se fait au grand jour, même s'il y a beaucoup à dire sur la situation réservée aux personnels employés, et particulièrement aux ouvrières, qui sont mal payées et qui vivent dans des bidonvilles éloignés des fabriques et sans aucune infrastructure urbaine. L'attrait du travail abondant, à l'intérieur d'un pays où les emplois manquent cruellement, produit un flux migratoire considérable, non seulement dans l'ensemble des États mexicains limitrophes, mais dans le pays tout entier, et même depuis les pays centre-américains voisins. Il serait trop long de relater les tragédies humaines produites par ces flux migratoires, mais la littérature s'est déjà fait l'écho, depuis plusieurs décennies, de ces destins misérables, et spécialement celui des jeunes femmes qui traversent l'enfer pour chercher l'Eldorado.

Le narcotrafic et les activités mafieuses annexes sont, bien sûr, illégaux, mais bénéficient, comme l'ont abondamment démontré Sergio González Rodríguez et d'autres courageux journalistes, de l'appui et de la complicité de gens très bien placés dans la police, l'armée, la justice, l'administration et le monde politique. Ces activités génèrent des quantités d'argent telles, que les organisations criminelles peuvent tout acheter : armes, véhicules, édifices, commerces, hommes de main, femmes à tout faire, complicités, impunité. Elles font et défont les carrières politiques depuis le simple policier jusqu'au plus haut niveau de l'État où elles financent les campagnes électorales des Gouverneurs et du Président de la République. C'est peu de dire qu'elles sont un état dans l'État, elles ont gangréné le pays jusqu'à la moelle, au point que l'on a affaire à un double niveau de réalité : le pays « légal » qui fonctionne comme

un théâtre d'ombres, avec des institutions, une armée et une police qui mènent une « guerre sans quartier » au narcotrafic, et un pays « réel » avec des organisations et des chefs qui disposent d'une richesse sans limites pour imposer leur ordre criminel. Les vecteurs de transmission sont évidents : la drogue et l'argent qui traversent sans trêve la frontière du sud vers le nord et du nord vers le sud, les deux se générant mutuellement et produisant des poisons dérivés : la corruption, la criminalité, la violence, le sexe sans frein.

Si la dissymétrie globale entre les deux pôles est fondamentale, elle recouvre des distorsions économiques et sociales énormes qui font partie du fonctionnement de la zone de contacts. On ne s'intéressera pas de près à El Paso qui est, globalement, un pôle riche, demandeur de drogues et de sexe, et dont la population, à cause de la présence d'une base et d'un aéroport militaires, de la plus importante patrouille de gardes frontière, est majoritairement masculine et consommatrice. Cela n'empêche pas, bien entendu, qu'en tant que ville industrielle, El Paso ait aussi une population ouvrière : on rappellera qu'entre 1972 et 1974, *Farah Clothing Company*, la fameuse fabrique de pantalons, connut un mouvement revendicatif très fort et très long qui donna lieu à un boycott national et ne se termina qu'au bout de deux années de luttes. On ajoutera, pour complexifier la situation, que les deux tiers de la population de la zone sont d'origine mexicaine.

À Ciudad Juárez les choses sont bien différentes. L'ensemble des conditionnements dont nous avons parlé plus haut explique la présence, dans toute cette zone, d'une population jeune très nombreuse, souvent en provenance des États voisins ou même des pays d'Amérique Centrale, sans ressources, et avec une forte composante féminine en raison des emplois offerts, qui vient chercher un salaire et une vie décente dans ce nouvel Eldorado. Cette population représente le bas de la pyramide sociale et se trouve dans un état de très grande vulnérabilité dans une région où la loi qui prévaut est la loi de la jungle. Ce sont les proies.

Le sommet de la pyramide sociale est composé par une ploutocratie de grandes familles locales et d'hommes d'affaires nationaux et transnationaux qui entretiennent des rapports d'intérêts étroits avec les politiques locaux et nationaux, les hauts fonctionnaires de la justice et de la police, mais aussi avec les chefs des cartels du narcotrafic. Les intérêts créés, la puissance financière et les moyens de les défendre sont énormes, et il est loisible d'imaginer que cette ploutocratie est prête à tout faire pour préserver ses prérogatives exorbitantes, pour accroître son pouvoir, pour montrer que tout lui est permis et que la seule loi qui règne est sa loi. Ce sont les prédateurs.

Ainsi donc cohabitent, dans cette zone de contacts, un groupe de prédateurs et une grande réserve de proies virtuelles. Du côté des proies, les hommes deviendront des sicaires, des

hommes de main, des exécuteurs de basses besognes qui seront appâtés par l'argent, les belles voitures, les armes et la drogue. À la moindre incartade, ils seront abattus sans hésitation : faire régner la terreur est le premier impératif des grands prédateurs. Pour les femmes, les choses se compliquent : elles sont à la fois les proies les plus vulnérables, les plus méprisées et les plus convoitées. Qu'elles soient des ouvrières exploitées, des servantes méprisées et des prostituées violentées n'étonnera personne dans la mesure où nous sommes dans une civilisation où le système patriarcal, la religion et le machisme s'harmonisent parfaitement pour leur offrir ces diverses possibilités. Mais pourquoi sont-elles aussi la proie de crimes en série avec des violences sexuelles et des rituels orgiaques inimaginables ? C'est là que nous entrons dans les spécificités de la zone de contacts.

Ciudad Juárez en tant que zone de contacts présente des caractéristiques extrêmes, que nous avons rapidement évoquées : aucune de ces caractéristiques n'est unique, on peut toutes les retrouver en d'autres lieux, mais ici elles sont exacerbées et ne sont mitigées par aucune des régulations sociales qui fonctionnent habituellement. C'est effectivement la thèse que démontrent l'enquête et l'argumentation de Sergio González Rodríguez.

Ainsi la population, qui constitue le bas de la pyramide sociale et les proies virtuelles, ressemble à celle de bien d'autres bassins d'emploi dans les pays à fort taux de pauvreté, mais ici elle ne bénéficie d'aucune protection légale et ne peut compter sur aucune des autorités qui ont pour mission de faire régner l'ordre et la loi, à cause de l'extension de la corruption. Quand les familles ou les proches des victimes réclament, manifestent, exigent le respect de la vie et de la justice, ils sont éconduits, maltraités, bafoués.

Ainsi, la ploutocratie n'est en rien l'apanage de cette zone, mais ici elle prend la forme d'un inextricable écheveau de trafics de drogue, d'armes, d'influence, de femmes, de corruption qui, afin de se maintenir et de perdurer, doit faire régner la terreur pour qu'il soit clair que ces hommes ont tous les pouvoirs et donc peuvent tout se permettre, même les crimes les plus odieux et apparemment gratuits. La domination exercée par ces hommes est construite sur le modèle patriarcal, même s'il est pervers, puisqu'il fonctionne verticalement comme violence, et non comme protection. C'est bien sûr la domination des mâles, mais aussi la guerre des mâles entre eux, chacun devant prouver qu'il est le dominant, car ils n'ont d'autre loi que celle de la force. La dominance suppose la force (par les armes et les hommes de main), la richesse (dans l'ostentation), l'influence (par la corruption et l'intimidation), et la puissance sexuelle (par le nombre de femmes que l'on peut se payer et le mépris avec lequel on les traite en les ravalant au rang d'objets sexuels jetables). La mise en scène de la puissance sexuelle est l'orgie, où l'on démontre que l'on peut repousser indéfiniment les

limites de la jouissance, c'est-à-dire jusqu'à la mise à mort avec tous les raffinements de la cruauté. Une autre étape a été franchie avec l'effacement des corps : alors que dans l'étape initiale, les criminels abandonnaient les cadavres, souvent sauvagement mutilés, dans les terrains vagues de la périphérie de Juárez ou au bord des routes, afin de répandre la terreur, ils les ont ensuite enterrés dans des charniers, puis ils les ont fait disparaître avec des modalités diverses, pour éviter les recherches d'identification.

Dans une société à peu près équilibrée, il existe des régulations pour mettre un frein à ces pulsions, qu'on ne saurait ignorer : des lois édictées pour protéger les plus faibles, une police et une justice pour les faire respecter, des sanctions contre les délinquants, par exemple. Ce sont précisément ces régulations qui ne fonctionnent pas à Ciudad Juárez, comme le démontrent abondamment les enquêtes menées par les journalistes, les sociologues, les criminologues et les organisations internationales qui se sont intéressés à ce phénomène. Nous sommes donc dans une zone de non-droit, où ceux qui détiennent la réalité du pouvoir ne connaissent aucune contrainte, aucune limitation, et où ceux qui représentent le pouvoir légal ne se font pas respecter, mais plutôt acheter ou intimider, comme l'a encore montré le cas de la jeune femme qui avait accepté le poste de chef de la police d'un village de la zone parce qu'aucun homme n'en voulait plus et, sous la menace de mort pour elle et sa famille, s'est enfuie et s'est exilée aux États-Unis.

La zone de contacts met en échec toute régulation sociale et politique. Cette dérégulation totale n'est pas sans évoquer le *leit-motiv* des ultra-libéraux qui veulent coûte que coûte supprimer toute régulation des marchés financiers et rêvent d'une organisation du « laisser faire, laisser passer », qu'au mépris de toute morale ils appellent aussi « liberté ». Nous savons à quelles crises cette idéologie a mené le monde. Son équivalent dans le domaine social est la zone de contacts de Ciudad Juárez. On peut se demander si cette zone restera une enclave de violence extrême due à la convergence d'un faisceau d'éléments particulièrement sinistres, comme l'a été en Colombie la ville de Medellín, celle de *La Vierge des sicaires* de Fernando Vallejo, aujourd'hui régénérée grâce à la politique intelligente et courageuse d'un maire et d'une équipe municipale, ou bien si elle va fonctionner comme une sorte de modèle monstrueux appelé à essaimer, telle une maladie contagieuse, dans l'ensemble de la société globalisée qui serait touchée, avec plus ou moins de virulence selon les zones. On se souvient que les *Chicago boys* ultra-libéraux avaient trouvé un terrain d'application de leurs dangereuses spéculations dans le Chili de Pinochet, où elles avaient produit en quelques années des effets dévastateurs à la fois dans l'économie et dans le tissu social. Néanmoins l'exemple chilien avait essaimé, non seulement en Amérique Latine, mais aussi dans les

États-Unis de Ronald Reagan, dans le Royaume Uni de Margaret Thatcher et, de façon plus diffuse mais efficace, dans le reste de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, Ciudad Juárez est un symptôme aigu de l'évolution de la société globalisée, un modèle des effets dévastateurs de l'application sauvage de la dérégulation sociale, économique et politique sous l'influence de l'afflux massif d'argent dû au trafic des stupéfiants et à l'exploitation d'une main-d'œuvre dépourvue de toute protection. Le narcotrafic, qui sévit aujourd'hui dans le monde entier et génère une économie noire et une société ultra-violente, est une gangrène universelle que les états ont choisi de combattre par une politique de répression policière et militaire, malgré l'évidence réitérée de son échec. Pourquoi ne cherche-t-on pas des alternatives à cette politique ? À qui profitent les crimes ?